

Réponse à un poète

Comme un astre luit sur la terre,
Sans que sa lumière s'altère
Aux feux obscurcis d'ici-bas ;
Ou, comme ces vagues lointaines,
Qui, jamais n'ont baigné les plaines
Que l'homme foule sous ses pas :

Heureuse est ton âme, ô poète !
L'univers entier s'y reflète,
Ton regard plane dans les deux,
Et de ces sphères, qu'il explore,
Il n'a pas vu surgir encore
Les rayons d'un jour soucieux.

A ta voix, toujours ingénue,
L'hymne de deuil est inconnue ;
Pour toi la vie est dans sa fleur ;
Et sur ton front pur et candide,
On ne voit pas encore la ride
Que creuse, en passant, la douleur.

La muse que tu t'es choisie,
Source de toute poésie,
Inspira mes accords naissants ;
À ses foyers, où tu t'embrases,
Au sein des plus pures extases,

Ma lyre enflammait ses accents.

J'évoquais, dans leur harmonie,
Dieu, la nature, le génie ;
Ces trois déités que tu sers !
Le monde idéal de mes songes,
Était le même où tu te plonges
Pour créer tes chastes concerts.

Là, m'enivrant comme l'abeille,
Qui boit les parfums, puis sommeille
Dans les calices dépouillés ;
J'errais de richesse en richesse,
Et par des larmes de tristesse
Mes yeux n'étaient jamais mouillés.

Mais, quittant sa céleste orbite,
Sur ce globe que l'homme habite
Mon étoile sembla pâlir :
Ici, plus d'ineffable joie ;
Je n'ai pas trouvé sur ma voie
Une seule fleur à cueillir.

Voilà pourquoi mon âme est triste :
Hélas ! des banquets où j'assiste
Si je savoure la liqueur,
La coupe, où je cherche l'ivresse,
N'offre à ma lèvre qui la presse
Rien de ce qu'a rêvé mon cœur !

Dans ce monde, où j'ai voulu lire,
Ne vas pas, enfant de la lyre,
Abattre ton vol radieux :
Ah ! sur cette terre inféconde,
Il n'est point d'écho qui réponde,
A nos accents mélodieux !

Louise Colet (1810–1876)